

Sur l'auteur

Rune Christiansen a été poète avant de devenir romancier ; il a publié neuf recueils de poèmes à ce jour et cinq romans, unanimement salués par la critique, qui portent tous le sceau d'un poète écrivain. Entre autres nombreux prix, il a reçu en 1996 le prix Halldis Moren Vesaas, et en 2014 le prix Brage, deux des plus prestigieux prix littéraires norvégiens.

Rune Christiansen a également traduit des poètes tels que Frank Kuppner, Alain Bosquet et Edmond Jabés.

FANNY ET LE MYSTÈRE
DE LA FORÊT EN DEUIL

Rune Christiansen

FANNY ET LE MYSTÈRE
DE LA FORÊT EN DEUIL

Roman

Traduit du norvégien
par Céline Romand-Monnier

NOTAB/LIA

Cette traduction a été publiée
avec le soutien financier de NORLA.



© Les éditions Noir sur Blanc, 2020
© Rune Christiansen
First published by Forlaget Oktober AS, 2017
Published in agreement with Oslo Literary Agency
© Visuel : Paprika
ISBN : 978-2-88250-624-5

*Le réel, ou ce qui se veut donner pour
tel, reparut.*

Pierre MICHON

LA MORT

Lentement, lentement. Tout ce travail. Parce que rien ne vient tout seul. Ni le soleil acharné ni la forme de vie la plus discrète des abysses n'ont été créés sans peine, sans grâce. Un blaireau se cherche un foyer sous la travée d'un pont, pierres et argile sont repoussées vers la surface des champs, et le bois qui se dilate et se rétracte au cœur de la maison ignore tout de sa propre patience.

Je ne sais plus dans quel contexte, mais une fois, quand j'étais jeune, j'ai prétendu qu'il était parfaitement possible de calculer si deux personnes, deux inconnus, se rencontreraient un jour. C'était tout simplement une question de mathématiques, selon moi. Ma déclaration s'est envolée dans le vide, l'air surtout d'un insecte ailé aux antennes graciles. Bien entendu, c'était de la pure invention, au mieux une fable consolatrice, car c'est plutôt la fin qui se laisse calculer, la séparation qui est évidente et peut relever de l'arithmétique.

Permettez-moi de vous raconter une histoire : une femme et son mari eurent un accident de voiture.

Le jour tirait sur sa fin, ils rentraient d'un centre commercial et, pour une raison inconnue, leur voiture sortit de la route et partit droit dans un pylône électrique. L'homme ne put être sauvé, la femme resta une semaine à l'hôpital, avant de mourir, elle aussi. Ils laissaient derrière eux une fille de dix-sept ans, Fanny, dernière survivante d'une lignée sans autres descendants, et, en ces circonstances désolantes, l'automne trouva prise, des semaines de pluie continue, le grain ne tarda pas à noircir dans les champs.

Malgré son jeune âge, Fanny obtint le droit de rester dans sa maison d'enfance. Les mois passèrent, mais le deuil l'accompagnait, il faisait partie d'elle, comme la couleur de ses yeux, son nez de travers et la forme de ses doigts. Ce fut un temps à la fois laborieux et en suspens dans la vieille maison. Fanny faisait du mieux qu'elle pouvait, il n'y avait rien de particulier, aller à l'école, réparer la gouttière, fendre du bois, juguler les mauvaises herbes.

Un matin, elle fut réveillée par de fortes rafales. Le vent avait ployé les bouleaux de la cour au point que les branches supérieures flagellaient le toit. Quand il parut évident que se rendormir n'était pas d'actualité, elle dégagea sa couette et s'assit au bord de son lit. Elle joignit les mains, non pas pour prier, mais pour écouter. Était-ce un renard furetant dans les poubelles dehors ? Le bruit lui rappelait les soirs où sa mère faisait tinter et cliqueter les ustensiles de cuisine en cherchant le fouet ou la casserole dont elle avait besoin. Sa mère, qui l'avait

laissée sur le carreau, dans la lumière blafarde de l'hôpital, après avoir clamé, crié, même, que c'était du sentimentalisme maladif de rester au chevet de quelqu'un à attendre sa mort. Sa mère, aliénée, terrifiée. Mue par la soif de connaissance de la jeunesse, Fanny lui avait demandé sans détour ce qui lui faisait peur. Ne le savait-elle donc pas ? C'était la mort. C'était la mort que sa mère craignait. Pas la mort dans sa banalité, pas la mort en tant que fait, mais sa propre mort, sa fin à elle. Voilà : ce qu'elle redoutait, c'était le sursis impossible.

Fanny était frappée par le flou des souvenirs qu'elle avait de cette triste période après l'accident. Le visage maternel manquait singulièrement de netteté. Comme si la mémoire était diluée, délayée, n'offrait qu'un rendu imprécis. Et son père ? Pareil. Il était toujours en voyage, ça, elle s'en rappelait, toujours quelque chose à faire. Il lui arrivait néanmoins de voir ses parents en rêve, parfois elle les apercevait, si vivants tous les deux, dans une ville jamais visitée, imaginaire, mais qui n'en avait pas moins des rues animées, des parcs luxuriants, des fontaines, des places pavées que les gens traversaient dans leurs occupations diverses. Ces visions renfermaient un curieux apaisement : des pigeons s'envolaient d'une place bondée, des écoliers jouaient devant un kiosque à journaux, un avion parcourait le ciel vers on ne sait où. Mais le plaisir restait fugace et bientôt tout était désancré, remis à zéro, oublié.

Étrangement, quand Fanny repensait aux circonstances de la disparition de ses parents, elle se sentait toujours très maîtrisée, très équilibrée, malgré ce qui lui faisait mal, et quand elle les revoyait, en rêve, donc, le vieux motif du revenant était inversé : c'était alors elle, une vivante, qui hantait les morts, elle qui dérangeait, qui bousculait leurs réalités, un fantôme, un spectre troublant leur existence dans l'au-delà.

Elle se posta à la fenêtre. Devant la remise, il y avait un tas de bois à fendre et empiler. Il était trempé, ça allait prendre du temps, et lui en coûter, mais elle était douée de la hache comme de la scie et, par bonheur, les bûches étaient de la longueur souhaitée. Trente centimètres. Une taille parfaite pour le poêle du premier comme pour la cheminée du salon de tous les jours. « Salon de tous les jours », une expression qu'elle tenait de ses parents, qui faisait partie de ces mots et notions attachés aux pièces de la maison, à son environnement, même maintenant qu'elle y vivait seule.

Sa mère, et donc elle, était issue d'une des plus anciennes familles du bourg, mais ces origines n'avaient apporté ni prospérité ni renommée. Elles descendaient de gens infatigables, stables et surtout sédentaires, voilà tout. Ce n'était pas une lignée noble, plutôt des gens de peu : bûcherons, mineurs, bergers et, plus près de l'époque de Fanny, employés de laiterie, artisans, un ou deux enseignants. Des gens fiables et solides, tous autant qu'ils étaient, avec un besoin d'ailleurs peu développé. Fanny,

elle, était d'une autre trempe, elle était entreprenante, avait la bougeotte, aimait voyager : à quinze ans déjà, elle avait passé tout un été à sillonner le Jutland à vélo, seule, et, l'année suivante, ç'avait été le sud-ouest de l'Angleterre, seule, là encore.

Elle bâilla bruyamment et colla son front contre la vitre, resta ainsi à essayer de retrouver le fil de son rêve. N'était-ce pas une histoire d'espace et d'astre qui s'éteignait ? Bon allez, maintenant, il fallait qu'elle s'active. Elle enfila sa veste de pluie et ses bottes en caoutchouc, sortit en laissant la porte d'entrée ouverte pour aérer et se mit au travail. L'opération fut plus facile qu'elle ne l'escomptait, elle était très méthodique, rentrait le bois coupé dans le bûcher, l'empilait soigneusement contre le mur, parce qu'elle ne voulait pas voir de bûches fendues traîner dans la cour.

Après cette séance, elle rangea la hache à sa place et contempla la maison. Une construction haute, étroite, tout en longueur. Sur la façade est, la peinture blanche cloquait et s'écaillait, comme elle l'avait toujours fait, aussi loin que remontaient ses souvenirs, mais par ailleurs, le bâtiment était en bon état. Les pignons se dressaient presque aussi haut que les arbres, les vitres reflétaient les collines luxuriantes, et, quand on montait au grenier ou qu'on allait sur le talus derrière la remise, on apercevait un grand lac dans la vallée douce.

Au premier, la fenêtre de la chambre était ouverte, telle qu'elle l'avait laissée. Percevant des coups irréguliers à l'intérieur, elle recula de quelques

pas et tendit le cou. À la fenêtre ouverte apparut un cerf. Il allait et venait, déambulant d'un pas hésitant, heurté, presque craintif. Puis il avança la tête et huma l'air. Ils se jaugèrent, Fanny et l'esprit de la forêt. Comment était-il entré ? Et comment allait-elle le faire sortir ? Elle ne voulait surtout pas risquer de le croiser dans l'escalier. Peut-être pouvait-elle lancer une pierre ou un bâton dans sa direction ? Le pauvre devait bien avoir un instinct qui l'aide à retrouver le chemin de la liberté. S'il avait suffisamment peur d'un danger, il devait tout de même parvenir à fuir. Fanny regarda autour d'elle, saisit un petit bâton, le brandit en criant vers l'animal. Le cerf ne sembla pas s'en inquiéter le moins du monde. Elle prit de l'élan et balança son bout de bois. Il s'écarta d'un bond et elle entendit bientôt un grand bruit dans la chambre, suivi de chocs bruyants. Puis il sauta par la fenêtre. Les yeux écarquillés, la langue battant hors de sa gueule, il atteignit le sol. Quelque chose se brisa dans son corps tourneboulé, il rebondit mollement en avant, tenta de s'échapper, sans succès. Il semblait vouloir bramer à pleins poumons, mais seuls quelques pauvres petits mugissements graves s'échappèrent de sa gorge. Fanny serra les paupières et se boucha les oreilles, mais cela n'empêchait rien d'entrer, ne faisait rien disparaître, tous les bruits retentissaient dans sa tête, comme si la souffrance venait se perdre en elle séance tenante. Le cerf donnait des coups de pied, se démenait. Fanny inspirait, mais n'expirait pas ; saccades rapides dans sa poitrine.

Quand elle eut enfin repris ses esprits, elle retourna chercher la hache, qui sentait la sève fraîche. Sans hésiter, elle empoigna le manche à deux mains, leva les bras en l'air et, avec une force résolue, laissa l'acier tracer un chenal sur la tête de l'animal. Puis, dans un mouvement presque ininterrompu, elle jeta l'arme et se laissa choir sur le gravier, tout contre lui. Cette odeur métallique, elle la connaissait de ses saignements de nez. Ça lui arrivait en été, dans la chaleur poussiéreuse, ce devait être une allergie, ses yeux piquaient toujours au soleil. Elle lança un coup d'œil vers la crevasse sombre dans le front du cerf, l'entaille profonde luisait. À quoi servait-il d'entrer dans une maison étrangère ? À quoi bon aller se fourvoyer en haut d'un escalier douteux ? Fanny posa la main sur l'animal. Certaines fleurs, certaines fleurs suaves, si on les respire longtemps, jusqu'à ce que le premier ravissement cède, évoquent la dégénérescence et la mort.

UNE AMITIÉ

Une matinée par semaine, le plus souvent le samedi, Fanny aidait à l'église. C'était le pasteur du bourg, Tobias Alm, qui le lui avait proposé. Il avait assuré sa confirmation religieuse et officié aux funérailles de ses parents. Elle était tombée sur lui au supermarché, au rayon fruits et légumes, et il lui avait demandé si elle avait besoin de gagner quelques deniers. Fanny le soupçonnait de chercher en fait à lui rendre service, de n'avoir pas besoin d'aide, mais elle avait malgré tout accepté le travail offert. La tâche était simple : en l'absence d'un sacristain, elle balayait, faisait des courses, veillait à la présence de fleurs fraîches dans les deux vases d'autel en argent. Elle suspendait le tableau des numéros de cantiques aux crochets en fer forgé à côté de la chaire et s'occupait des livres de chants. Il y avait toutes sortes de besognes, du genre qui se transformaient vite en bonnes habitudes. Fanny aimait ces tâches fixes, elle passait à l'église des heures tranquilles. De l'instant où elle posait son casque audio et sa parka sur la chaise de la sacristie

à celui où elle repartait à vélo une fois sa mission accomplie, elle était en harmonie ; pendant un temps donné, tout ce qui lui pesait disparaissait. Ses parents ne s'étaient jamais sentis concernés ni par l'église ni par la foi, Fanny non plus d'ailleurs, mais après avoir commencé à travailler pour Alm, elle s'était mise à faire sa prière du soir. Il ne s'agissait pas là d'un acte réfléchi. C'était arrivé, c'est tout. Peut-être était-ce le pasteur qui avait éveillé cela en elle. Il avait beau ne jamais parler de ce genre de choses, elle entendait des bribes des sermons qu'il répétait, des cantiques qu'il chantait toujours, de la parole de Dieu qu'il murmurait. Elle en savait peu sur lui, juste qu'il avait écrit un ou deux livres, des romans, apparemment, et qu'il avait été communiste, ou au moins socialiste, avant de se lancer dans des études de théologie. Pendant la préparation à la confirmation, il avait été amical et magnanime, Fanny avait manqué un certain nombre de séances, mais il avait fermé les yeux et ne l'avait inscrit nulle part.

Alm avait une cicatrice sur la pommette gauche, Fanny l'avait remarquée quand il répétait la sainte Cène. Il s'était penché et, dans le vif soleil qui se déversait par les fenêtres latérales, elle avait vu la ligne blanche sur son visage cuivré. Presque une entaille de hache ou d'épée, s'imaginait-elle. Ça avait l'air mortel et ça la fascinait profondément, mais elle n'osa pas l'interroger. Elle n'aborda pas le sujet, bien que la découverte lui ait sauté aux yeux. Un événement fatidique, à coup sûr.

Ce soir-là, avant que le sommeil ne vienne, Fanny avait imaginé tout un éventail de scènes qui auraient pu voir la chute de la pommette d'Alm : une épée dans un jeu, un gros couteau dans un conflit amer, une planche sur un chantier. Bien sûr, il pouvait s'agir aussi d'un accident, d'un incident malheureux de la jeunesse d'Alm, mais cela ne générerait pas le même effroi, le même plaisir. Fanny aimait bien le pasteur. Son côté dissimulé. Quel âge pouvait-il avoir ? Autour de cinquante-cinq ans ? Plus, peut-être ? Avait-il été marié ? Des enfants ? Elle n'en savait rien.

Tous les soirs, avant d'éteindre, Fanny s'asseyait au bord de son lit, joignait les mains et murmurait une prière improvisée, comme pour témoigner son respect, de ce qu'elle avait appris, de ce qu'elle avait entendu, de ce à quoi elle donnait du sens en toute sincérité : « Seigneur, mon cher créateur et sauveur, toi qui es l'amour et les miracles, bénis-nous de ta présence et aie pitié de nous. » Ni amen ni signe de croix, mais elle avait fini par faire un petit ajout, afin de mettre un véritable point final : elle passait l'index de son front à sa bouche, puis à son cœur. Pourquoi ? Pour marquer la pensée, la parole et la vie ; Fanny pensait en ces termes, c'était ce qu'elle voulait. Une drôle d'affaire en vérité, un simple geste, car elle ne croyait en aucun Dieu, elle n'était pas ce qu'on pourrait appeler une personne religieuse, en quête d'un rattachement pour ses intuitions et réflexions, mais elle était optimiste, elle avait l'espoir d'un sauveur, elle espérait

qu'un sauveur existait. Assez souvent, elle se demandait comment les croyants appréhendaient le monde et le réel. Comment pensait Alm, par exemple ? Ce grand homme maigre ? Les conversations sporadiques qu'ils avaient eues ne révélaient pas grand-chose. Un jour, alors qu'ils étaient tous deux assis sur un banc de la première rangée et qu'Alm déjeunait, il s'était décrit comme pessimiste universel, mais optimiste cosmique. Quoi que cela puisse bien signifier. Fanny ayant négligé d'apporter un casse-croûte, il lui avait proposé de partager le sien, mais elle avait poliment décliné, elle n'avait pas faim. Le samedi suivant, un jour pluvieux et venté – là encore, ils s'étaient assis sur un banc pour prendre leur collation ensemble, et cette fois non plus, Fanny n'avait rien à manger –, le pasteur avait expliqué en dépliant le papier autour de sa tartine salée que, depuis quelques jours, il était émotif, ce n'était pas fréquent, pas sans raison en tout cas, mais ça lui arrivait – il avait parfois des jours remplis d'un chagrin tout à fait inopiné et sournois, et ce chagrin était complètement figé, à moins que ce ne soit lui qui était figé dans le chagrin. S'en défaire prenait du temps, comme un virus, un indésirable. Puis le chagrin passait, la misère le quittait, l'ensemble paraissait irréel, lointain, et bientôt les pauvres raisons en étaient oubliées aussi. Ces derniers jours, toutefois, c'était autre chose, expliquait-il en se passant la main sur son crâne tondu. Ces derniers jours, ce n'était pas la constitution la plus frêle du monde qui avait provoqué tout cela, mais

une affaire mineure, banale. Par un hasard complet, il s'était retrouvé à regarder un film à la télé, avec Arnold Schwarzenegger dans le rôle principal. *Maggie*. Fanny l'avait-elle vu ? Schwarzenegger avait une force si patente dans ce film, il exposait ses instincts et ses sentiments avec une présence singulièrement maîtrisée, et son regard insistait et se soustrayait à la fois. Alm leur servit du café à tous les deux, plia l'emballage de son sandwich et le glissa dans la poche de sa veste. Il marqua une petite pause avant de reprendre : il était manifeste que Schwarzenegger ne voulait ni jouer ni tenir un rôle, il voulait *être* Wade Vogel, un homme droit, dont la fille allait mourir. Et avec son accent habituel, non pas malgré, cette fois, il était un héros classique de ce récit malheureux. Alm avait pensé à un autre film en voyant *Maggie*. Le *Mouchette* de Bresson. Fanny l'avait-elle vu ? Schwarzenegger comme modèle bressonien, qui eût pu rêver d'une chose pareille ? Le pasteur rit, comme s'il était évident que Fanny savait qui était ce Bresson. Mais qu'est-ce qui lui évoquait *Mouchette* ? Et pourquoi y pensait-il aujourd'hui aussi ? C'était peut-être juste qu'il associait les deux filles, Maggie et Mouchette, parce que ces deux films étaient si impitoyables. Alm leva la main et désigna le crucifix au-dessus de l'autel. Pas impitoyables, mais inexorables, rectifia-t-il. Se dressant d'un bond, il disparut alors dans la sacristie. Il en revint avec un livre, le feuilleta et lut : « Un moment, par une sorte de jeu sinistre, elle renversa la tête en arrière, fixant le point le plus

haut du ciel. L'eau insidieuse glissa le long de sa nuque, remplit ses oreilles d'un joyeux murmure de fête. Et, pivotant doucement sur les reins, elle crut sentir la vie se dérober sous elle tandis que montait à ses narines l'odeur même de la tombe. »

Alm posa l'ouvrage sur les genoux de Fanny. C'était pour elle. Il se releva, se dressa de toute sa hauteur voûtée dans le demi-jour poussiéreux. Maintenant, il voulait faire un tour à pied. Certains jours, ça aidait, expliqua-t-il quasiment pour lui-même. Et peut-être que, en arrivant au chemin qui longeait toutes les fermes, les bois et les champs, il se dégagerait de tout ce sur quoi il bloquait, et ce pourrait très bien être quelque chose d'infime, découvrir un chardon géant sur le bas-côté, s'arrêter pour regarder les vaches au pâturage dans un enclos, ou apercevoir un vol d'oiseaux migrateurs, quelque chose de simple, dont la présence le troublait et le réjouissait. Peut-être chuchoterait-il aux oiseaux ou aux bovins : entre nous, il n'y a jamais eu de contentieux.

ELLE SE CROYAIT
MANIFESTEMENT SEULE

Deux mois après la mort de sa mère et de son père, le jour où la Protection de l'enfance avait conclu qu'elle pouvait vivre seule, conformément à ses vœux, Fanny s'enferma dans leur chambre. Elle contempla les objets : le réveil sur la table de chevet de son père, les élastiques à cheveux sur celle de sa mère. La pièce était si spartiate, presque impersonnelle, songea-t-elle, à moins qu'elle ne soit juste simple, mais éminemment personnelle, au contraire, tout comme une réalité peut ne pas être compliquée, tout comme une vérité requiert de la sincérité. Au mur se trouvait la photo de la petite famille prise le jour du retour de la maternité : le nourrisson avec son expression légèrement hébétée et son béguin blanc sur la tête.

Fanny ôta les draps et les fourra dans le linge de la salle de bains. Elle voulait s'approprier la chambre. Dormir là où ses parents avaient dormi, respirer là où ils avaient respiré et rêver là où ils avaient rêvé, comme s'il était possible

de mélanger toutes ces représentations distinctes : celles de la mère, celles du père, les siennes. Il n'y avait pas grand-chose à changer. Le lit put rester où il était, de même que les deux tables de chevet, qui n'étaient en fait que deux tabourets peints en blanc ; quant au siège jaune, c'était un meuble pratique, un endroit où poser ses vêtements le soir. Fanny ouvrit grand la fenêtre, aspira, lava, et à la fin, elle accrocha une vieille pochette trouvée dans la collection de vinyles de son père. Un requin à la gueule béante, dans laquelle était inscrit *inner space* en lettres rouges. Avec cette image terrifiante au-dessus de son lit et des draps propres et aériens, Fanny avait conquis la chambre. Elle se déshabilla, se glissa sous la couette. Elle songea qu'un jour, elle serait tellement émue qu'elle fondrait en larmes, mais pas maintenant, pas avant longtemps, parce que là, elle avait le cœur léger. Elle ferma les yeux et s'endormit instantanément.

La première année après l'accident, Margit, son amie de la ferme d'à côté, était rentrée de l'école avec elle à de nombreuses reprises et, plus d'une fois, elle était restée jusqu'au lendemain. Dans le grand lit, elles parlaient jusque tard dans la nuit. Le matin, elles se faisaient du café et un petit déjeuner avant de partir ensemble en cours. Fanny se réjouissait de ces visites, elle adorait ces soirées de conversation à bâtons rompus. C'étaient toujours des heures bienheureuses, pleines d'allusions, d'aveux, d'âneries ; mais voilà,

Margit était partie au Canada avec sa famille. Un feu tomba en braises. Pendant quelque temps, elles s'étaient envoyés des messages – des messages chaleureux, pleins de manque – puis les contacts s'étaient espacés et bientôt, elles n'avaient plus de relations.

Fanny sentait combien elle était fatiguée le soir après la classe. Quand elle ouvrait sa porte d'entrée, elle était proche de l'épuisement. Avec ce long trajet de retour, elle avait le sentiment de ne rentrer chez elle, dans sa campagne, que pour dormir. Elle évoluait dans une existence de plus en plus pénible, comme quelqu'un qui ne savait plus si c'était le jour ou la nuit. Pourtant, elle n'eut jamais l'idée de chercher un appartement en ville. Non qu'elle ressentît d'aucune manière qu'elle faisait corps avec la maison ou que déménager lui ferait couper un quelconque lien abstrait avec ses parents. Au contraire, elle était animée d'un souhait pressant de ne pas se souvenir, de ne pas se remémorer ce qui de toute façon était perdu.

Un matin d'automne, la dernière année de lycée, Fanny se réveilla comme secouée par quelque chose de brusque et sans bienveillance. Les boulevards se courbaient au vent avec fougue, leurs rameaux battaient la façade. À peine réveillée, elle dégacha sa couette et s'assit au bord du lit. Sa mère avait toujours allumé la radio pour écouter les informations du jour. Là, le silence régnait, et Fanny avait beau s'y être habituée depuis longtemps, elle tendit l'oreille un instant. Puis

elle se leva et alla à la fenêtre. Dans un bâillement bruyant, elle colla son front contre la vitre. Il y avait une fissure dans le verre irrégulier, un éclat en haut, vers le coin droit. Elle appuya délicatement son doigt, resta ainsi, comme si elle attendait quelque chose, de banal ou de bouleversant, n'importe quoi ; le défaut de la vitre semblait revêtir une importance largement au-delà du tangible, du possible. Mais elle ne tarda pas à se rendre à l'évidence : il s'agissait juste d'idioties qu'on se met parfois dans la tête quand on n'est pas tout à fait bien réveillé. Il y avait sur l'appui de fenêtre une bille, une version miniature de ces boules à facettes qui tournent au-dessus des pistes de danse des discothèques. Elle la tint dans sa main, la diffraction hésitante des couleurs vibra sur sa peau. L'index tendu, elle entreprit de compter les fragments de miroir, mais ne tarda pas à renoncer. Qu'est-ce que c'était que ce passe-temps ? Elle ouvrit la fenêtre pour respirer un peu d'air frais. Bon, là, il fallait qu'elle se dépêche de prendre une douche et de partir.

Un peu plus tard, dans la cuisine, alors qu'elle remuait le sucre dans son thé sur le plan de travail, elle songea au peu d'influence qu'avait son existence sur le cours du monde, aucune, en fait, juste l'édulcorant qui se dissolvait dans le breuvage doré, les grosses chaussettes en laine qui étaient restées sur le sol de la salle de bains la veille, quand elle était allée se coucher, et le crochet de la fenêtre qu'elle fixait soigneusement

tous les matins – des brouilles, tout ça. Elle but sa tasse à gorgées avides, rangea ses cahiers dans son cartable, enfila ses baskets et sa parka. Elle se fit alors la réflexion qu'elle se souvenait si peu, peut-être ne souhaitait-elle pas se souvenir, peut-être que, tout à fait involontairement, elle écartait la mémoire. Un épisode surgissait et elle le troublait en pensant à autre chose. Ça voulait dire quoi, « penser à autre chose » ? Quel que soit ce à quoi on pensait, c'était autre chose. Le monde était ainsi fait. Non ? On empilait du bois fendu et aussitôt on pensait à son père. On pensait à son père et on voyait un sentier dans la forêt qui menait au sommet d'une colline. Un matin, quand Fanny était petite, une fillette, juste, elle avait ouvert la porte de la cuisine et appelé le chien, qui dormait sous l'avancée du toit, comme c'était généralement le cas la nuit. Il se leva sur ses pattes raides en couinant. Pourquoi ? Qu'était-ce donc qui avait attiré son attention ? Qu'est-ce qui l'avait effrayé ? Elle avait oublié. Oublié ou refoulé, repoussé. Le nom du chien ? Bon, allez, là, il fallait vraiment qu'elle y aille.

L'école n'était pas la porte à côté. D'abord, deux kilomètres à vélo jusqu'à l'arrêt de bus, où, par bonheur, un vieil abri permettait de se protéger de la pluie et de la neige, ensuite dix kilomètres de bus, pour arriver à la gare du bourg, et enfin, une demi-heure de train jusqu'à la ville. En ville, en revanche, elle était comme tout le monde, là, c'était comme si les réalités

se souvenaient moins bien que les sens. Ce que les autres pensaient du fait qu'elle vivait dans la cambrousse, loin de tout et de tous, elle n'en avait pas la moindre idée. S'en fichaient-ils ? Ou prenaient-ils juste garde à maintenir toute conversation en dehors de ce qui pouvait faire mal ? Si tel était le cas, ça lui convenait bien, car elle ne souhaitait pas s'appesantir sur ses affects et émotions. Les mauvais jours seulement, elle s'imaginait parfois que les gens à l'école, élèves et profs, avaient beau ne rien dire, ils n'en pensaient pas moins, oui, que même ses copains la prenaient pour une pauvre fille menant une existence misérable dans sa province.

Elle s'assura que son portable était bien dans sa poche, glissa une pomme entre ses dents et sortit en verrouillant. Au premier, la fenêtre de sa chambre était ouverte, telle qu'elle l'avait laissée. Elle avait la flemme de remonter la fermer. Elle rongea le fruit dur et jeta le trognon dans les fourrés.

Ce jour-là aussi, elle eut son train. Un parcours répété d'innombrables fois, un voyage familial, vastes champs agricoles, exploitations bien tenues, usines au bord du fleuve, bourgs et bois à intervalles planifiés. Tout était compréhensible, connu, et les collines de part et d'autre de la large vallée s'étalaient comme une colonne indolente d'animaux léthargiques. Elle adorait ces trajets, le matin en particulier, elle aimait somnoler la tête contre la vitre fraîche, de la musique dans les oreilles. Les nuages étaient indifférents, ils filaient dans le ciel

sans se laisser affecter par son existence, le vent se jetait imperturbablement entre les arbres, et les voitures de la nationale se moquaient de sa surveillance. Fanny songea qu'elle était la seule qui dépende d'elle-même.

CE QUI SE VOULAIT DONNER
POUR UN SYSTÈME SOLAIRE

L'école était située au cœur des quartiers est de la ville, juste en face de la gare. Le bâtiment en brique qui dominait de toute sa hauteur dans une des rues étroites à la circulation chargée était tout sauf bien entretenu. L'enduit était fissuré, l'aile qui donnait sur le parking était taguée de multiples signes cryptiques et signatures écaillées, et les gouttières étaient bouchées par les feuilles mortes et les nids d'oiseaux, si bien que l'eau sale ruisselait depuis longtemps sur la façade. Bien sûr, cet établissement jadis majestueux et réputé n'avait pas perdu toute sa superbe d'antan, mais des décennies de dégradation avaient tracé la voie de la capitulation. L'été, quand on était obligé d'ouvrir les fenêtres pour faire circuler l'air dans les classes, la rumeur des voitures était si assourdissante qu'un certain nombre d'élèves travaillaient avec leur casque sur les oreilles. Il était hors de question de faire cours, les profs distribuaient tout simplement des devoirs : lecture du manuel de géographie de telle à telle

page, problème de maths, dissertation d'histoire ancienne ou de littérature, rédaction sur un sujet politique d'actualité.

La cour se cachait derrière un haut mur et un portail surmonté d'un ornement en fer forgé, un long paysage tout en volutes, des personnages, humains et animaux, étirés vers le soleil. Le mot *Scientia* était inscrit en lettres dorées, désormais squameuses, dans le disque solaire, comme si, par quelque mystère, ce corps céleste, magnifié par le latin, représentait toute la sagesse réunie, toutes les expériences et pratiques terrestres. Avec un sens de l'observation un peu limité, le bâtiment derrière le haut mur aurait pu évoquer les geôles misérables ou l'usine indigente d'une époque révolue.

Dans la rangée le long de la fenêtre, juste devant Fanny, était assis Janos, un élève intelligent, qui s'exprimait bien. Ils avaient à peine échangé un mot depuis son arrivée à l'école en cours de trimestre. Fanny n'avait pas la moindre idée d'où il venait, aucun accent ne trahissait une autre langue maternelle, mais elle avait très vite noté ses manières réservées, presque froides, et puis, dans les discussions, sa façon de se lancer dans un développement tout en tournures solennelles, souvent après être resté sans rien dire jusqu'à ce qu'on soit sur le point de conclure. Parfois, quand il lisait à voix haute une production de son cru, une dissertation ou une interrogation écrite, Fanny copiait certaines de ses

formulations, littéralement dans son dos, non pas pour les employer elle-même, mais plutôt pour comprendre ce qu'il voulait dire, aller au fond. L'une d'elles en particulier, relativement grave, avait attiré son attention : Janos lisait, sur son habituel mode régulier et traînant, que l'escargot, la plus froide de toutes les créatures, cherchait à se reproduire, recherchait le contact, pour se détourner de la mort. Où trouvait-il tout ça ? Fanny ne pouvait qu'être séduite par ce jeune homme. Il offrait comme une assurance qu'on pouvait mettre des mots sur tout, qu'il était possible de décrire le monde dans toutes ses composantes, de dépeindre l'existence dans tous ses organes, tous ses membres. Elle n'était pas sûre toutefois que cela puisse être exact, car on ne pouvait pas se souvenir de tout, et ce dont on ne se souvenait pas devait être perdu ; la mémoire, qui plus est, était en partie abstraite et paradoxale, des intuitions, des flashes, pas la langue, donc, pas des révélations ni des événements terminés pouvant se reconquérir avec les mots. Malgré ces réserves, Fanny aurait voulu trouver un moyen de faire connaissance avec Janos. Dans la cour, c'était exclu. Aux récréations, il était toujours occupé avec d'autres gens, confisqué, gravitant ailleurs. En cours, c'était pareil : il travaillait ardemment, notait, lisait, suivait, à sa façon caractéristique, retenue et languissante. Et le temps ayant pu passer sans que Fanny exprime aucunement sa

sympathie, encore moins son attirance, il était devenu difficile, si ce n'est impossible, d'espérer que cette relation non existante évolue vers quelque chose de plus. Fanny avait regardé si elle le voyait dans le train, sans succès, ils ne faisaient manifestement pas le même trajet pour aller à l'école ; à deux reprises, elle l'avait même suivi pour voir où il habitait, mais les deux fois, il avait traîné dans les rues, apparemment sans but. Cependant, une après-midi où elle avait été retardée par une course en ville, elle était tombée sur lui. Elle se dépêchait pour attraper son train et, arrivant au coin de la place, était entrée en collision avec un vieil homme. Celui-ci en avait perdu son parapluie, qu'une rafale souleva au-dessus de leurs têtes et fit échouer dans la rue piétonne. Fanny s'excusa et se tourna pour le ramasser, mais quelqu'un l'avait précédée. Janos. Il le rendit à l'homme, qui repartit. Ils se retrouvèrent donc là, Fanny et Janos, mutuellement impossibles à éconduire. Janos lui tendit la main et Fanny la serra. Elle l'entendit dire quelque chose, mais ne comprit pas quoi, parce que, au même moment, une camionnette passait dans la rue et ils durent bouger. Une lubie vague et précipitée lui évoqua une image déplaisante : cet usage d'antan qui consistait à nouer un foulard autour de la tête des morts pour empêcher le menton de se figer en laissant la bouche ouverte. Ils restèrent l'un à côté de l'autre, les bras ballants. Fanny indiqua son nom et Janos répondit

qu'il savait comment elle s'appelait. Il n'y avait toutefois rien d'ironique dans sa voix. Fanny vivait à la campagne, n'est-ce pas ? Elle venait en train, non ? Fanny acquiesça, c'était exact. De nouveau, Janos lui tendit la main, pour lui dire au revoir, cette fois. Elle le regarda partir. Elle était déçue, par elle-même, par la volatilité du jeune homme. De toute évidence, il ne partageait pas ses élans.

Pendant qu'elle attendait son train, debout sur le quai à grelotter dans le sale temps, Fanny observa un garçon qui galopait désespérément après sa petite sœur, laquelle devait avoir deux ans au plus et courait partout avec insouciance, de son petit pas, approchant dangereusement du bord. De temps à autre, les parents la tiraient mollement vers eux, mais elle se libérait toujours. Elle prenait manifestement la situation pour un jeu d'audace. Son frère criait, avec elle, avec les deux adultes. Il l'attrapait, mais chaque fois, elle réussissait, très habilement, à se soustraire. C'est seulement quand le train entra en gare que le père prit l'aventureuse fillette dans ses bras pour monter en voiture.

Fanny se trouva un siège libre à la fenêtre. Elle releva son casque sur ses oreilles et ferma les yeux. Au bout de quelque temps, le train ralentit et, peu après, s'immobilisa dans une plaine. Un quart d'heure s'écoula, puis encore dix minutes, sans que rien ne se passe. Fanny baissa sa musique pour le cas où il y aurait une annonce, mais rien

ne fut annoncé. Elle regarda autour d'elle. Un jeune garçon dormait sur le siège d'en face, une femme était penchée sur une poussette plus loin dans l'allée centrale, et un couple âgé somnolait côte à côte.

La brume flottait bas sur les champs. Fanny changea de siège pour essayer de voir ce qui les empêchait de rouler. La voie parallèle était droite et bien brillante sur les traverses couleur de rouille. Puis son attention fut attirée par une zone marécageuse avec un bois dense juste à côté. Elle colla son front à la vitre et examina cet endroit singulier au crépuscule, non qu'un tel bosquet au bord de la voie ferrée soit très inhabituel, mais elle n'avait jamais remarqué cette broussaille confuse de végétation serrée, pas ici, entre tous ces champs et terres bien ordonnés. Elle fut tentée de quitter le train, simplement ouvrir la porte, sauter sur la voie et franchir le grillage pour pénétrer entre les arbres.

Arrivée enfin chez elle, elle se brossa les dents et alla se coucher, agitée, pleine d'une confusion trouble. Elle resta à attendre le sommeil, les yeux ouverts, désespérée, presque, et cette sensation l'effrayait, la transition habituellement imperceptible entre l'état d'éveil et le rêve patinait et Fanny était projetée de l'un à l'autre par petits à-coups craintifs. Elle pensa à Janos. Ils allaient bien sûr se revoir comme toujours, oui, dès le lendemain, en classe, mais leur lien était désormais inintéressant, oppressant. Qu'allait-il penser

d'elle ? Elle serait comme une pièce de monnaie ancienne sans valeur qui refaisait constamment surface.